



Wabiy Salawu
Osun State University

De la résistance à l'assimilation culturelle

Résumé

Très souvent, lorsqu'un peuple se déplace pour s'installer loin de sa source ou de son origine, après un long moment, surtout après plus d'un siècle, sa culture d'origine tend à disparaître. Dans certaines situations elle disparaît complètement. À partir de là, les représentants de cette culture perdent totalement leur langue d'origine au profit de la langue de l'espace d'accueil. Cependant, cet article présente un peuple, plus précisément les *Yorubas* ressortissants d'*Ejigbo*, une des villes de l'État d'*Osun* au sud ouest du Nigéria. Un groupe de ce peuple qui a émigré en Côte d'Ivoire a, avec beaucoup de surprise, préservé, après plus d'un siècle, la base de sa culture qui est la langue yorouba. Alors, notre objectif ici, c'est de mettre en relief, à l'aide de l'analyse descriptive, comment ce peuple, plongé dans les réalités francophones, a pu conserver le substrat de cette langue yorouba malgré son éloignement de sa base naturelle. En plus, il s'agira d'examiner comment son espace d'origine anglophone, en l'occurrence la ville d'*Ejigbo* au Nigéria, n'ayant aucune frontière avec les pays francophones, a été transformé en espace francophone.

Abstract

Generally, when a group of people moves far from their place of origin and remains there for a long period, especially for more than a century, their original culture tends to disappear. In certain situation, the culture disappears completely. From this situation, representatives of this culture lose totally their mother language to the advantage of the welcome environment. But this article presents precisely, Yoruba people from *Ejigbo* local Government of *Osun* State, at the South west of Nigeria. A group of these people who immigrated to Ivory Coast and immersed themselves in the francophone reality have surprisingly preserved the essence of the Yoruba language until now. So, what interests us here is to highlight, through descriptive analysis, how these people, immersed in francophone realities, have managed to preserve the essence of the Yoruba language despite their distance from its natural roots. Additionally, it will involve examining how its Anglophone origin, specifically the city of *Ejigbo* in Nigeria, which has no borders with francophone countries, is transformed into a francophone space.

Mot-clés: Langue, Yorouba, francophone, Résistance, Assimilation

Received: 18/03/2025 **Accepted:** 19/04/2025 **GSM:** +2349133607667

Corresponding Author: Wabiy, S. **Email:** wabiy.salawu@uniosun.edu.ng

Article Citation: Wabiy, S. (2025). De la résistance à l'assimilation culturelle.

Jalingo Journal of Languages and Literary Studies (JAJOLLS). 9 (1) pp. 255-266.

Publishers: Department of Languages and Linguistics, Taraba State University, Jalingo. **ISSN:** 2488-9067

Introduction

En nous fondant sur les dires de quelques anciens, c'est-à-dire certains vieillards yorubas résidant en Côte d'Ivoire et d'autres restés au Nigéria, les Yorubas de Côte d'Ivoire seraient arrivés d'*Ejigbo* dans ce pays francophone à la période coloniale. À l'instar de ceux-ci, plusieurs groupes ethniques venant des autres pays de l'Afrique de l'Ouest s'y sont

également installés. Donc ces Yoroubas se sont retrouvés dans une mosaïque de culture. Ce qui nous frappe aujourd'hui, malgré l'éloignement de ce groupe de Yoroubas de sa base originelle et sa cohabitation avec plusieurs groupes d'immigrants francophones en provenance des pays francophones de l'Afrique de l'Ouest, c'est qu'il continue à se distinguer par la communication dans un bilinguisme conflictuel. C'est le fait de choisir de s'exprimer dans la langue yorouba en Côte d'Ivoire malgré le système d'assimilation culturelle imposé par le colonisateur Français. Mais ce même groupe privilégie la langue française de retour dans leur espace d'origine. Il apparaît dans cette situation que ces Yoroubas ont adopté un système de résistance.

Si la résistance est une forme de refus de se soumettre, la France a connu la résistance contre l'occupation allemande pendant la deuxième guerre mondiale. Cette résistance s'est faite dans la mobilisation et la violence contre l'occupant. On peut également avoir une résistance politique qui est caractérisée par la coalition de plusieurs partis politiques pour vaincre le parti au pouvoir comme il en a été question au Nigéria en 2015. Dans ce cas on peut parler de résistance démocratique. La résistance peut s'observer aussi pendant un combat de boxe ou un match de football. Cette résistance au niveau du sport peut se solder par la victoire surprise du plus faible. Fall (2001) dans *La grève des battumontre*, à travers une écriture de résistance, la résistance des mendiants qui refusent une humiliation déshumanisante. Loin de tous ces cas de figures, ici il s'agit d'une résistance culturelle. Ceci consiste, pour les Yoroubas de Côte d'Ivoire, à apprendre la langue du colonisateur tout en privilégiant la culture yorouba dans leurs interactions.

Dans cet article, il s'agira de mettre en relief, à travers une analyse descriptive, comment ces Yoroubas ont-ils pu dans cet espace francophone, préserver le substrat de leur culture identitaire qui est la langue yorouba, et comment leur espace d'origine anglophone a-t-il pu être transformé en espace francophone. Cette analyse qui se fera sur la base des informations historiques et des observations de l'évolution de ce groupe de Yoroubas à la fois en Côte d'Ivoire et au Nigéria permettra d'examiner comment cette résistance culturelle s'est elle organisée et comment l'espace anglophone a été francisé.

1. Préservation de la culture identitaire

Selon le rapport final sur la conférence organisée à Mexico du 26 juillet au 6 août 1982, l'UNESCO définit la culture de la façon suivante :

La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances.

Si la culture représente l'ensemble des us et coutumes, elle permet aux individus d'une communauté de contribuer à la perpétuation de leurs liens historiques et linguistiques, des traditions et valeurs communes. La culture renforce chez des groupes d'individus le sentiment d'appartenance à une communauté pour la réalisation d'une identité. Ainsi, les Yoroubas vivant en Côte d'Ivoire ont choisi de continuer à pratiquer les habitudes et à utiliser les éléments socio culturels importés de leur village d'origine. Ceci participe à la résistance face aux autres cultures pour la préservation de leur culture identitaire.

1.1 Les éléments socioculturels

Lorsqu'un peuple est imprégné des éléments socioculturels, il fait mieux face aux différentes crises de changement. Les valeurs et les pratiques culturels fournissent des ressources internes pour surmonter les défis environnementaux, économiques et sociaux. Les Yoroubas de Côte d'Ivoire ayant compris l'importance de leurs valeurs culturelles vont fonder la préservation de leur identité dans la pratique journalière de certains éléments culturels tels

que la langue yorouba qui permet de véhiculer de génération en génération tous fondamentaux culturels. Les noms permettent de savoir le rang social d'un individu chez les Yorouba. Les mets qui sont particuliers à ce peuple d'immigrants les rapprochent et leur donnent toujours le sentiment de se retrouver dans leur environnement d'origine. L'habillement permet de les identifier dans un groupe de personnes de différentes cultures. Les scarifications faciales des Yorouba sont différentes de celles des autres peuples africains. C'est donc un élément identitaire particularisant.

1.1.1 La langue yorouba

L'une des valeurs les plus fondamentales et surtout essentielles de toute culture est jusqu'à nos jours la langue. Non seulement elle permet de véhiculer les idées, mais elle est également l'instrument de transmission des autres éléments culturels. Ces éléments à leur tour contribuent à la perpétuation et l'enrichissement de cette langue. Selon Dubois et al (1994), « Au sens le plus courant, une langue est un instrument de communication, un système de signes vocaux spécifiques aux membres d'une même communauté. » En Côte d'Ivoire, toute communication entre les *Anagos* (l'appellation attribuée aux *Yorubas* de Côte d'Ivoire) se fait en langue yoruba. Ils préfèrent communiquer dans cette langue (qui est le fondement de leur culture) à partir de laquelle ce groupe transmet à ses futures générations les éléments culturels essentiels. Variot (2006) estime que « la langue est un outil qui véhicule les valeurs spécifiques d'un peuple, d'une société » (p. 9). Ce fait individuel et social permet de perpétuer la culture yoruba et d'affirmer sa langue au fur et à mesure que ce groupe grossit en nombre. Pour ces Yorubas, il n'est pas question de passer par une langue intermédiaire pour pouvoir communiquer. C'est une manière de conserver la base fondamentale de leur culture. C'est également une façon de résister à l'adoption des langues de l'espace hôte. Ce qui permet de réaliser le souci de préservation de la langue d'origine pour continuer à appartenir à ce groupe ethnique afin d'affirmer avec fierté cette identité culturelle. C'est une véritable résistance face au système d'assimilation mis en place depuis l'administration coloniale francophone. Selon Bienvenu (2018), « la langue véhicule le génie du peuple. » Donc grâce à la langue on peut découvrir un peuple.

1.1.2 Nom identitaire

Selon les termes de Walker (1979) dans une analyse descriptive, « Chaque société a son propre système conventionnel d'appellation qui peut donner un aperçu sur des aspects de sa culture en indiquant certaines perspectives et valeurs sociales » (p. 26-45). En partant de cette idée, nous analyserons l'évolution du système d'appellation chez les Yorubas de Côte d'Ivoire. Ceci permet de montrer qu'il s'agit d'une continuité du système d'appellation adoptée depuis le Nigéria qui contribue à la résistance face aux nouveaux noms issus de la culture coloniale.

Dans cette perspective, Walker part du fait que dans la plupart des sociétés africaines le nom est plus qu'une étiquette. Ainsi, le nom marque toujours un symbole en fonction des circonstances de la naissance de l'enfant. Ainsi, un nom comme *Sègunse* retrouve chez les *Anagos*. En fait, chez les Yorubas, un enfant né mardi porte le nom *Sègun* qui est l'expression du jour de la victoire. Lorsqu'un homme s'appelle *Sègun*, on peut tout de suite deviner son jour de naissance qui est mardi. Même si ce système d'appellation est fréquent chez certains peuples comme les *Akans* originaires de l'espace d'accueil, ces Yorubas ont préféré conserver leurs appellations en langue yoruba. Les noms sont investis de significations et de valeurs qui aident à la préservation et à la perpétuation de la langue. Donc les noms, selon les termes de Walker, sont une partie intégrante de l'identité. L'utilisation et la préservation de cet élément identitaire participe à une forme de résistance culturelle face

aux cultures hôtes. Ainsi, grâce aux noms, les valeurs culturelles, sociales et historiques sont transmises de génération en génération.

1.1.3 Les mets

Selon Nkouatchet (2015), « Le problème de l'identité commence quand on parle de vous. Qui êtes-vous ? Qui sommes-nous ? Ce que nous croyons être, ou ce que l'autre dit que nous sommes ? » Si l'identité est l'ensemble des éléments caractérisant une personne, un mets spécifique à un peuple peut être considéré comme un élément culturel identitaire. Ainsi, il n'est pas rare de retrouver les Anagos consommer ce qu'ils appellent *Ôka*, une pâte à base de manioc ou d'igname, appelée généralement *Ôka* ou *Amala*. Ce plat est, comme à *Ejigbo*, toujours accompagné de la sauce gluante, *Ôdyô* ou *Ewédou* à base de feuille verte dont le nom scientifique est *Corchorusolitorius* ; la soupe d'*Ègousi* ou melon amère dont le nom scientifique est *Citrulluslanatus* ; *Onlaa* une sauce gluante à base de poudre de gombo sec pilé ; *Ilaa* une sauce gluante à base de gombo frais. Le matin il est très évident de trouver les Yorubas avec de la bouillie à base d'*ogi*, une pâte bouillie à base de maïs qu'ils appellent *Êkô* accompagnée d'une sorte de galette frite appelée *Akara* à base de pâte d'haricot. Où encore *Moin-moin*, une pâte moulue à base d'haricot. Il faut noter que ces repas sont consommés, à l'origine, par les Yorubas au Nigéria. Ce sont donc des mets importés du Nigéria et qui font partie de la spécificité culinaire et identitaire du peuple Yorouba.

Les Yorubas vivants en Côte d'Ivoire consomment de façon quotidienne des mets qui sont spécifiquement leurs trouvailles. Ces mets sont également préparés pendant les cérémonies de mariage, baptême et les périodes de fête organisées par cette communauté. Cette attitude qui consiste à consommer que des mets d'origine *yoruba* est une façon de vouloir préserver des éléments fondamentaux et identitaires de la culture liés à la langue *yoruba*. À la maison les jeunes sont initiés oralement à l'art culinaire. Ceci, à travers la préparation des repas traditionnels pendant laquelle les recettes et les techniques de confection sont transmises en langue *yorouba*. Ce qui favorise l'usage et la perpétuation de la langue *yoruba* dans cet espace où les populations sont exposées à l'assimilation culturelle imposée par le colonisateur Français. La cuisine se positionne comme un élément clé de l'identité culturelle. Ainsi, la valorisation des aliments *yoroubas* renforce le sentiment d'appartenance et encourage les jeunes à consommer local. Avec les nouvelles générations de ce groupe d'immigrants qui ont continué à consommer ses mets, ces *Yoroubas* peuvent se rassurer de la perpétuation de leur identité culturelle. C'est une forme de résistance aux habitudes culinaires de l'espace hôte. Ainsi, pour renforcer la présence de l'alimentation des Yorubas dans cet espace, ils n'ont pas manqué de créer des restaurants de spécialité *yorouba*. Ces restaurants ont connu et connaissent jusqu'à nos jours un grand succès, dans la mesure où des non Yorubas ont fini par adopter les mets *yoroubas*.

1.1.4 Habillement

De tous les éléments culturels *yoroubas*, l'habillement est l'un des éléments les plus évidents qui caractérisent les Yorubas en Côte d'Ivoire. Les Yorubas de la Côte d'Ivoire ont toujours choisi de s'habiller avec des vêtements spécifiques à la tradition des Yorubas de souche. Ainsi, il est très courant d'entendre les Ivoiriens dire : « *Il est habillé en Anago.* » Ceci montre que les Yorubas vivants en Côte d'Ivoire ont une manière particulière de s'habiller de telle sorte qu'il est souvent facile de les repérer dans une mosaïque de groupes ethniques. Une femme *anago* qui se déplace est facilement reconnaissable de loin avec son *bouba* (habit) accompagné d'un *iro* (pagne attaché à partir des reins jusqu'aux pieds) et un *guélé* qui est une sorte de couvre-tête (attaché à la tête). La femme *anago* jusqu'aux années quatre-vingt était la seule femme qui s'habillait de la sorte. C'est donc un habillement particulier importé qui

permet d'identifier facilement la femme yoruba. De plus, celle-ci dans son appareil se caractérisait par ses parures : une chaîne en or au cou et un bracelet en or scintillant autour de son poignet de main. Cela était caractéristique puisque l'or, chez la plupart des peuples trouvés sur place, n'était pas à la portée de n'importe qui. Il ne se portait que pendant des occasions particulières alors que les femmes Yorubas en faisaient un compagnon de tous les jours. Autant les femmes ont leurs vêtements autant les hommes ont également différents appareils en fonction de l'événement.

Le vêtement est un symbole d'identité qui valorise les yoroubas. Ceci encourage les jeunes à être fières d'appartenir et de s'intéresser au patrimoine culturel de leurs parents.

1.1.5 Scarifications

Les Yorubas d'*Ejigbo* vivant en Côte d'Ivoire, à l'instar de quelques peuples de l'Afrique de l'Ouest, pratiquent les scarifications qui représentent une marque sur des parties du visage et quelques fois de la tête aux différentes joues.

À *Ejigbo*, les scarifications ne se font pas par hasard. Chaque type de scarification est la propriété d'un groupe donné en fonction de leur origine et de leur rôle dans la société. Par exemple, la famille royale porte quatre traits horizontaux sur chaque joue et trois traits horizontaux sur le front. Ainsi, malgré leur éloignement, ces Yoroubas ont continué à faire porter ces différentes marques à leurs progénitures. Lors des cérémonies, ils se reconnaissaient et savaient, grâce aux scarifications, à quel groupe ou à quelle famille ils appartenaient. Il n'est donc pas étonnant que, sans être en possession d'une carte d'identité, on puisse déterminer en Côte d'Ivoire l'origine d'un Yoruba qui vient d'*Ejigbo*. Ces différents types de scarifications étaient des marques identitaires suffisantes pour déterminer l'origine du concerné. Le 15 août 2019, le journal *Le Monde* publie l'histoire d'un Yorouba qui a été sauvé grâce à ses scarifications :

Lorsque NaziruAbdulwahab, 6 ans, a été enlevé dans le nord du Nigeria, son ravisseur l'a emmené à l'autre bout du pays pour le vendre. Mais l'acheteur s'est finalement rétracté. Ce qui a sauvé le petit garçon des réseaux de trafics d'enfants, selon la police, ce sont les scarifications rituelles qu'il porte sur les joues depuis la naissance : le client a craint qu'elles ne permettent de l'identifier. La présence de l'enfant a néanmoins éveillé les soupçons de voisins qui ont alerté la police, et le trafiquant a été arrêté.

Les scarifications confèrent à ce groupe de Yoroubas une originalité. On peut donc affirmer que ce nouvel espace demeure sous la hantise de la culture originelle du Yorouba venant d'*Ejigbo*. Les scarifications représentent un vecteur d'identité qui encourage le sentiment d'appartenance à un groupe ethnique donné. Cet élément culturel est également l'un des facteurs identitaires qui contribuent à résister à la culture d'assimilation imposée par le colonisateur Français.

2. Cérémonies

Les cérémonies occupent une place importante dans la culture et la spiritualité chez les Yoroubas. Elles y jouent un rôle fondamental dans la structuration de la vie communautaire et individuelle.

2.1 Mariage

Selon la conception générale, le mariage est le fait pour deux personnes de décider et de se promettre de vivre ensemble tout le reste de leur vie. Cependant, dans la conception et la tradition yoruba, c'est l'engagement qui se fait entre deux familles de lier à jamais leurs deux progénitures (fille et garçon). Dans ce cas, l'avis des deux conjoints compte mais très peu. Car les décisions les plus fondamentales sont prises par leurs parents. De ce fait, les parents des deux conjoints peuvent initier l'arrêt de la procédure du mariage.

Cette conception de base chez les Yorubas a été transférée en Côte d'Ivoire. Ces

Yorubas d'Ejigbo qui étaient très rattachés à leur culture, orientaient leurs progénitures à épouser une des leurs et vice-versa. Il est donc fréquent de voir un Yoruba, vivant à Abidjan, la capitale, aller épouser une fille *Yorouba* vivant à plus de trois cents kilomètres dans une autre ville de la Côte d'Ivoire. Il faut noter que les *Anagos* envoyaient souvent des informations concernant la présence d'une fille majeure à leurs compatriotes qui habitaient dans les autres villes. Ils en faisaient la proposition à leurs homologues qui pouvaient manifester un intérêt après quelques recherches d'usages sur les origines de la concernée. Toutes ces stratégies montrent le souci pour ces *Yoroubas* de préserver leur culture à travers leurs progénitures qui sont absorbés par la culture *yorouba*. Ils faisaient quelques fois recours aux *sources*, c'est-à-dire qu'ils retournaient au Nigéria pour aller chercher une épouse. Ces habitudes, loin de la xénophobie, étaient un moyen pour la perpétuation non seulement de la lignée, mais également et surtout de la culture *yorouba*.

Mais, selon la tradition de ce groupe de *Yoruba*, quels sont ceux qui sont autorisés à s'épouser ? Pour que le mariage soit possible, il n'est pas question d'être parenté à l'origine. Il y a eu donc des processus de mariage arrêtés et annulés après informations reçues du Nigéria. Si les informations révèlent des liens de parenté entre deux prétendants. A ce sujet, ce groupe de Yorubas ne transige pas du tout. C'est un impératif de respecter strictement la coutume en la matière. En plus de cette première condition culturelle, les Yorubas vivants en Côte d'Ivoire y ont ajouté une autre plus rigide. Jusqu'aux années quatre vingt, les enfants de deux amis ne pouvaient pas se marier. Les parents sont entièrement responsables de leur fille devant leurs beaux parents. Mais ce qui est à remarquer est que très souvent, le géniteur de la fille envoie les parents du prétendant chez son frère ou chez un de ses parents pour discuter des modalités du mariage de celle-ci. Parfois, l'accord pour donner une fille en mariage vient des parents qui sont restés au Nigéria. C'est d'ailleurs pourquoi une partie de la dot est toujours envoyée aux parents résidents au Nigéria. Ceci montre que le mariage, chez ce groupe de *Yorubas* de la Côte d'Ivoire, n'est pas l'affaire d'une personne mais de la famille entière. L'union est donc vue comme un acte social et spirituel. Quelques fois, pendant les périodes de négociation de la date du mariage, le prétendant choisit d'enlever sa fiancée. Loin de l'idée d'un *kidnaping*, cela fait partie intégrante de la culture chez les *Yoroubas*. Après l'enlèvement, les parents de la jeune fille et du prétendant se saisissent de la situation pour un arrangement à l'amiable. Le mariage chez les *Yoroubas* est régi par de nombreuses coutumes et traditions.

Finalement, le jour de la cérémonie de mariage est un grand jour pendant lequel toute la communauté *yorouba* sur place se mobilise dans un accoutrement multicolore purement *yorouba* (*agbada, boubou, sôrô, fila, guélé et iro*). En allant chez son époux, la mariée passe de porte en porte (chez les *Yoroubas*) pour chanter en pleurant le regret de quitter ses parents et connaissances. Ce poème qui peut être sous forme de vers ou de chant récité s'appelle *èkunrara*. Il n'est pas étonnant de voir les compagnonnes de cette nouvelle mariée pleurer comme elle dans la mesure où le poème chanté a la puissance d'éveiller en elles une émotion de pitié très forte. La mariée, dans un savoir faire extraordinaire remercie ses parents et ses connaissances pour leurs soutiens et les sacrifices qu'ils ont consentis à son égard. Elle exprime sa reconnaissance pour l'éducation reçue et pour la préparation de cette nouvelle vie qu'elle entamera bientôt. La belle performance de la jeune mariée à travers ce poème chanté en *yorouba* encourage les jeunes générations à s'appliquer dans l'apprentissage de ces poèmes pour préparer leur tour de mariage.

2.2 **Baptême**

Le baptême chez les *Yorubas*, comme chez bon nombre d'Africains, est le fait de donner un nom à un nouveau né et de se conférer aux rituels afférant à l'événement. Dans cette société

traditionnelle, le nom donné au nouveau-né est souvent lié à certains événements du moment de la naissance. Très généralement, le nom est choisi par les hommes et le baptême a lieu le huitième jour de la naissance du nouveau venu. Ayant adopté dès le départ une identité culturelle rattachée à leurs origines, les *Yorubas* d'*Ejigbo* vivant en Côte d'Ivoire sont facilement reconnus par leurs noms. C'est d'ailleurs à juste titre que Thiemélé (2009), dans sa définition de l'identité culturelle, décrit cette identité comme « Ce qui donne à l'individu la conscience d'appartenir à une unité culturelle précise » (p. 79)

L'élément qui marque dans la conscience d'un individu l'appartenance à un groupe donné est le nom à partir duquel on peut tout de suite déterminer à quel groupe culturel appartient le concerné. Chez ces *Yorubas* vivants en Côte d'Ivoire, tout le rituel pratiqué au village d'origine pendant les cérémonies de baptême d'un nouveau né n'est pas totalement pris en compte, compte tenu du changement de l'environnement. Mais, ce qui paraît essentiel ici est le fait de choisir des noms appartenant à la culture *Yoruba*, ce qui permet d'identifier, sans s'interroger l'individu qui a pour origine *Ejigbo*. Comme exemple, ces quelques noms sont adoptés : *Segun, Abolarin, Aduke, damilare, Abike, Oke, Akimboyé, Olabodé ; Iyabô, Faniran, bolakale, Bolaji, Oyeladun, Akandé, Abeni, Oloyedé, Oladelé, Oladunn, Oyedelé, Ogunola, Iyadunni, Akinbadé, Akinloyé, Ibiloyé, Olatayo*, etc. Avec l'adoption de ces noms, on peut partager l'idée de Cheik Anta Diop (1982) qui pense que l'identité culturelle se définit par trois facteurs qui sont : « historique, linguistique et psychologique » (p. 5). Car à partir de ces noms, le Yoruba est identifié en Côte d'Ivoire.

Cet aspect culturel qui est le nom, est surtout mis en valeur le jour du baptême par une forme de prière en langue yorouba. Elle loue leur divinité caractéristique de leur culture. Cette forme de prière est l'*Oriki* à partir duquel on peut déterminer l'appartenance de l'individu à un sous-groupe au sein de la communauté *Yoruba*. Enfin, on peut par l'*Oriki* savoir si l'individu est d'une lignée royale, s'il appartient à une famille honorable, etc.

2.3 Cultes

Il existe chez les *Yorubas* vivant en Côte d'Ivoire trois types de religion : la religion *Èsinibilè*, traditionnelle ou celle d'origine yoruba ; l'Islam et le Christianisme. Que ce soit la religion traditionnelle ou les deux autres religions importées, elles se pratiquent dans la langue *yoruba*.

Concernant la religion traditionnelle, il faut noter que contrairement à nos jours où elle se pratique à visage découvert, cette religion avait sa place, mais elle se confinait dans des lieux très secrets. Alors quelles ont été les raisons ? Pour les *Yorouba* d'*Ejigbo*, étant donné qu'ils étaient venus pour faire le commerce afin de s'enrichir, il ne fallait pas poser des actes qui vont amener les indigènes sur place à s'interroger sur eux. La religion traditionnelle des *yorubas* ayant des caractéristiques très différentes de celles des Ivoiriens, celle-ci pourrait paraître très étrange et susciter des interrogations. Alors, pour éviter tout problème, tout ce qui pouvait être objet de provocation et sujet à problèmes était dans le secret. Cependant, de nos jours avec le développement et l'augmentation de la population, les *Yorubas* d'*Ejigbo* pratiquent la religion des *yoroubas*, comme ils le font dans une mosquée et dans une église, dans un lieu spéciale souvent appelé par les *Yorubas* « *Ilèèsin ibilè* ». Les adeptes et ceux qui fréquentent ces lieux pensent qu'ils sont en véritable communion avec leurs sources. Une étude sur la religion africaine (Shorter, n.d.) suggère que

Mangematin's sample Oriki is a catechesis on the mystery of God's holiness. It begins as a praise greeting of God, and then develops images of light, fire, lightning, swiftness and

sharpness. After this, the poem uses symbols of purity, lucidity and innocence. These qualities are contrasted with the sinfulness and weakness of humanity, and the poem ends with a prayer for salvation (p. 8).

Dans tous les espaces culturels où évolue le *Yoruba* en Côte d'Ivoire, la langue *yoruba* est utilisée pour la célébration de ces cultes. C'est encore une fois de plus le gage du ferment de l'unité ou de l'entité *yoruba* vivant en Côte d'Ivoire. Pour eux, l'utilisation de la langue *yoruba* donne la précision dans la compréhension de tout ce qui est dit et tout ce qui est fait, sans confusion aucune. Cishugi (1987) donne l'exemple de deux personnes qui communiquent dans la même expression linguistique. Le chercheur trouve que l'état d'âme de chacune des deux parties et leurs sentiments ont été traduits de telle sorte à créer une compréhension parfaite chez les deux. Alors, à partir du moment où les deux se sont très bien compris, ils sont inévitablement satisfaits. On peut donc comprendre pourquoi les *Yorubas* choisissent de s'exprimer dans leur langue d'origine et pourquoi s'efforcent-ils de la préserver en la mettant en valeur à travers les différentes religions.

Parlant de la religion musulmane, il existe partout et surtout dans toutes les villes de la Côte d'Ivoire une communauté musulmane spécifiquement *Anago*. C'est-à-dire les *Yorubas* musulmans se retrouvent dans un lieu précis pour faire leurs prières. Cette prière est généralement dirigée par un Imam *Yoruba* élevé à ce rang par ses pairs. La communauté *Yoruba* donne tout le respect et le privilège qu'il faut à cet Imam qui fait sa prière en *Arabe* accompagnée de la langue *Yoruba*. Ce qui permet à ses compagnons de mieux comprendre ce dont il parle dans sa prière. A partir de là la communication et la communion des fidèles avec Dieu est parfaite et sans ambiguïté. De ce fait, ce lieu de la spiritualité devient automatiquement un espace culturel car il n'est pas rare d'entendre l'Imam faire des bénédictions à l'endroit des parents restés au Nigéria. C'est surtout à partir de ces espaces que les fidèles reçoivent des informations venant du Nigéria. Cet espace culturel permet de maintenir un pont entre la source et les *Yorubas* de la Côte d'Ivoire. Donc de perpétuer la culture des *Yorubas*.

Quant à la religion chrétienne, les *Yorubas* venus du d'*Ejigbo* ont trouvé sur place des peuples en grande partie chrétiens catholiques. Mais ces *Yorubas*, tenant toujours à leurs habitudes ont préféré implanter des églises *Baptistes* que nous pouvons retrouver à travers la Côte d'Ivoire. Même, lorsque certains d'entre eux se retrouvent dans des lieux où il n'y a pas d'église *baptiste*, ils préfèrent voyager chaque dimanche pour retrouver leurs compatriotes là où il y en a. C'est le cas des *yorubas* qui résident à Kocoumbo, une localité située à près de quinze kilomètres de la ville de Toumodi, elle-même située à 223 kilomètres d'Abidjan. Ceux-ci se déplaçaient pour aller à l'église baptiste de Toumodi chaque dimanche afin de pouvoir participer au culte de dimanche avec leurs compatriotes. En fait, ce qui motive le plus, c'est l'esprit de retrouvailles chaque dimanche et le fait que le culte se faisait entièrement en langue *Yoruba*, dirigé par un pasteur *yoruba*. C'est une fois de plus la volonté de créer un espace culturel pour évoluer dans un cadre purement *yoruba*. Cette volonté est un souci évident de la préservation ou du maintien de la flamme culturelle dans un espace culturel.

2.4 Musique

À l'origine, la société *yoruba* est une société de caste où on peut trouver des familles de chasseurs, de griot, de forgeron et autres. Une fois en Côte d'Ivoire, ceux qui faisaient partie de la famille de griots n'ont pas dérogé à leur rôle dans la société chaque fois qu'il y avait un événement important. Ce sont ces griots qui chantent, accompagnés de leurs tambours, pour égayer la communauté. Ils connaissent très bien l'origine de chacun de leurs compatriotes, ce qui leur permet de se lancer dans des louanges qui renvoient le concerné à découvrir tous les sobriquets de ses ancêtres. Selon Wabiy(2022), « il faut noter à travers l'éclairage du griot

l'esprit de la gestion de la pérennité familiale en Afrique » (p. 13). Grâce au griot un individu de ce groupe ethnique peut découvrir et mieux comprendre son origine. Le griot de la communauté *yorouba* représente une sorte de grenier, un réservoir de mémoires insondable. C'est un abreuvoir du passé, du présent et du futur au service du peuple. Une telle personnalité est d'une importance capitale dans le fonctionnement de la communauté *yorouba* en Côte d'Ivoire.

Au-delà de tout ce que la musique traditionnelle peut nous offrir dans sa richesse, ce qui pourrait nous intéresser est l'explosion de la musique *yorouba* modernisée. Avec des artistes comme *Sunny Ade, Ebenezer Obey, Arunan Isola et Kasum Adio* dans les années soixante dix, les cérémonies étaient devenues des occasions de compétitions entre des groupes constitués de cette communauté. Les groupes de participants se constituaient en fonction de l'artiste préféré. Comme exemple, les fans de *Sunny Adé* pouvaient se distinguer par un accoutrement *yorouba* confectionné de façon spéciale pendant une cérémonie de mariage. Autant il y avait de la concurrence entre les fans des différents artistes au Nigéria, autant la concurrence avait lieu parmi les fans de différents artistes en Côte d'Ivoire. Alors, la musique qui est entièrement en *yorouba* et qui égayait cette communauté encourageait les jeunes à s'intéresser à la langue *yorouba*. Ce qui permettait de perpétuer la langue et la culture *yorouba* en Côte d'Ivoire.

Si le peuple *yorouba* qui a émigré en Côte d'Ivoire est sérieusement attaché à sa culture, c'est parce qu'il connaît l'importance et le rôle que peut jouer une langue et sa culture dans la société. Ce groupe sait que la culture et sa langue représentent le fondement de toute identité. Alors, loin d'un esprit de vivre en autarcie, les *Yoroubas* de la Côte d'Ivoire se sont investis dans l'apprentissage de la française et des langues autochtones de leur espace d'accueil. Ceci pour les besoins de communication et de commerce. Donc, il est courant de voir ces *Yoroubas* parler Français ou une des langues locales ivoiriennes. Mais ce qui nous intéresse dans ce travail est la transformation de la langue française en un produit exotique à adopter une fois que ces *Yoroubas* sont de retour à *Ejigbo*, leur espace d'origine.

3. Francophonisation de la ville d'*Ejigbo*

Les ressortissants de la ville d'*Ejigbo* qui sont très attachés à leur culture, ont très tôt instauré de façon organisée le transport entre Abidjan, la capitale de la Côte d'Ivoire, et la ville d'*Ejigbo*, au Nigéria. Avec l'existence de cette facilité, les ressortissants d'*Ejigbo* vivant à Abidjan retournent régulièrement à *Ejigbo* pour visiter les parents restés sur place. Mais ce qui surprend est que pour se donner de l'importance et pour montrer qu'ils viennent d'un pays francophone, ces *Yoroubas* revenus de la Côte d'Ivoire préfèrent s'exprimer en Français. Étant donné que ces *Yoroubas* sont des commerçants en Côte d'Ivoire, ils apprennent facilement à parler la langue française, car cette langue qui est la langue du colonisateur y est parlée partout.

3.1 Importation de la langue française à *Ejigbo*

La langue est l'un des éléments culturels les plus importants qui permet de caractériser l'identité d'un peuple. Les mêmes personnes qui ont choisi de résister à la suprématie de la langue française dans l'espace francophone d'accueil, mettent leurs acquis francophones en valeur de retour à *Ejigbo*, leur espace d'origine anglophone. Ainsi, dans la logique, ce groupe de *Yorouba* marque son identité au Nigeria à travers l'expression de la langue française.

Selon les informations données par le gouvernement d'*Osun State* (2023), « *In Ejigbo to day, along the street, few people have been speaking English. They speak and transact in French instead, because they are part and parcel of the Francophone world.* » Ainsi, on peut comprendre que l'attitude des *Yoroubas* d'*Ejigbo* en Côte d'Ivoire est liée à l'objectif de la pérennisation de leur langue. En dehors de la langue *yorouba* parlée par ceux qui sont restés

sur place, la langue française sert dans les transactions au marché et dans les boutiques. Selon A.M. Ilupeju (2011), « De nos jours, il est difficile de trouver à *Ejigbo* des personnes parlant uniquement anglais. Elles préfèrent plutôt parler Français parce qu'elles constituent une majeure partie du monde francophone » (pp. 15-24). La langue française est devenue à *Ejigbo*, pour cette diaspora, un facteur d'identité qui sera accompagné de certains éléments culturels des pays francophones.

3.2 Influence de la culture francophone sur la culture *yorouba*

A partir du moment où les ressortissants d'*Ejigbo* ont décidé de s'exprimer en Français dans cette ville originellement anglophone, ils n'ont pas manqué d'y introduire quelques éléments de la culture francophone.

3.2.1 Effets vestimentaires

Dans la société *yorouba*, l'individu se caractérise par son accoutrement traditionnel. De plus au Nigeria, les vêtements européens ne se portent que par des personnes qui travaillent dans l'administration et par des enseignants. Mais les *Yoroubas* revenus de la Côte d'Ivoire se distinguent dans cette ville anglophone du Nigeria par des accoutrements au style francophone. Des chemises manches longues, des pantalons, des longs boubous brodés au niveau de la poitrine de style Franco-Sénégalais. C'est seulement les couturiers francophones qui ont le secret de ce genre d'habillement. Ces *yoroubas* francophones aiment s'exhiber à travers la ville d'*Ejigbo* dans différents habits de style francophone. Ce style de la nouveauté francophone importée attire l'attention de ceux qui sont restés sur place. Ce qui donne envie aux parents trouvés sur place de vouloir suivre ces *Yoroubas* francophones lors de leur retour en Côte d'Ivoire. Ils passent alors des commandes avec leurs parents de Côte d'Ivoire. Et au fur et à mesure, la culture francophone a pris de l'ampleur au sein de la population. Lorsque ces francophones se retrouvent dans un restaurant, ceux-ci dont l'habillement est particulier préfèrent s'exprimer en Français pour se distinguer de leur parents. Selon Mni (2023) qui parle d'une importante présence des *Yoroubas* d'*Ejigbo* en Côte d'Ivoire:

Every Ejigbo indigene has a family member living in Côte d'Ivoire, and it's not surprising to find 70 to 80-year-olds who were either born or raised in Ivory Coast (as the country was previously called).

3.2.2 Adoption de l'alimentation francophone

Chaque peuple, en fonction de son environnement a développé des habitudes alimentaires. C'est le cas des *Yoroubas* de Côte d'Ivoire qui ont solidement importé avec eux leurs habitudes alimentaires. Mais malgré leur attachement à leur alimentation traditionnelle, ils n'ont pas manqué d'apprendre à consommer les aliments des différents peuples francophones. Le mets le plus prisé est l'*attiéké*, à base de manioc, confectionné comme des grains de sable, largement consommé en Côte d'Ivoire. Cette nourriture a rapidement gagné les cœurs de toute la ville d'*Ejigbo*. D'ailleurs certaines femmes *yoroubas* qui ont appris à préparer de l'*attiéké* en Côte d'Ivoire sont venues s'installer à *Ejigbo* pour en faire leur activité principale de commerce. De nos jours cet aliment compte parmi les principales nourritures et a intégré la culture alimentaire de la population d'*Ejigbo*. Mni (2023) donne un aperçu des aliments francophones qui ont intégré les habitudes alimentaires de la population d'*Ejigbo*: « *Ejigbo* people love *Attieke*, a popular Ivorian staple made from cassava, and *Alloco*, ripe plantain, fried in palm oil and served with braised fish. »

En dehors de l'*attiéké* les *Yoroubas* revenus de la Côte d'Ivoire ont introduit d'autres habitudes francophones au niveau des repas : Pendant les repas il n'est pas rare de voir ces gens avoir sur leur table à manger une entrée, un plat de résistance et un dessert. C'est ainsi qu'on consomme pendant un repas, des gâteaux, le riz et des fruits. On y retrouve une civilisation alimentaire totalement francophone.

L'adoption de cette culture francophone à l'origine ne découle pas de la décision d'un abandon de la culture *yorouba*, mais bien plus la valorisation de l'exotisme qui provoquera un brassage d'où naît une hybridité culturelle. Avec plus des deux tiers de la population d'*Ejigbo* née en Côte d'Ivoire, la culture francophone s'y est largement implantée. Aujourd'hui après le *yorouba*, la deuxième langue la plus parlée est la langue française.

Conclusion

Au terme de cette contribution, il ressort que l'attachement et le recours constant des *Yorubas* d'*Ejigbo* à leur source d'origine a permis la préservation à jamais de leur culture. Même si de nos jours, elle connaît quelques écorchures, il faut reconnaître la force et la solidité de cette culture qui a su s'imposer dans un espace étranger. Mais le fait de vivre dans un espace francophone a eu une influence majeure sur les immigrants partis d'*Ejigbo*. Ainsi, leur retour a permis d'imposer la culture francophone dans un espace anglophone. Le français par son explosion à *Ejigbo* se positionne comme la deuxième langue après la langue *yorouba* qui est la langue maternelle. Nous sommes donc passés de la résistance à l'anthropophagie culturelle à l'assimilation francophone.

Références

- Biennu, T. M. (2018). Les langues nationales et la construction des États-Nations en Afrique : Quand la langue devient le ciment de la nation. *Langue, formation et pédagogie: le miroir Africain*
- Cishugi, K. (1987). La danse : langage et moyen de communication. *Éthiopiennes, Revue trimestrielle de culture négro-africaine*, Nouvelle série 3ème et 4ème trimestre, volume 4
- Diop, A.C. (1982). Les trois piliers de la culture. *Le Courrier de l'UNESCO*, p. 5. https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000050551_fre
- Dubois J., Giacomo M., Guespin L., Marcellesi C., Marcellesi J.-B. et Mevel, J.-P. (1994). Dictionnaire de linguistique, Paris, Larousse.
- Fall, S.A. (2001). *La grève des battu*. Le Serpent à Plumes, coll. Motifs.
- Mni, I. (2023). Nigeria nay Ejigbo is next door to Abidjan. *This Day* <https://www.thisdaylive.com/index.php/2023/06/30/nigeria-nay-ejigbo-is-next-door-to-abidjan/>
- Nkouatchet, N.R. (2015). La question identitaire en Afrique. *AFRIK.COM* <https://www.afrik.com/la-question-identitaire-en-afrique>
- Osun State Government. <https://www.osunstate.gov.ng/ejigbo/>
- Shorter, A. nculturation of African Traditional Religious Values in Christianity - How Far? <https://open.unive.it/hitrade/books/ShorterInculturation.pdf>
- Tiémlé, R.B. (2009). Ivoirité, identité culturelle et intégration africaine : logique de Dédratisation d'un concept. *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest* 3, 75-83.
- UNESCO. (26 juillet au 6 août 1982). Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City. <https://www.bak.admin.ch/bak/fr/home/themes/definition-de-la-culture-par-l-unesco.html>
- Variot E. (2005). La langue, facteur de culture, d'unité et d'émancipation à travers quelques Exemples français et roumains. *Cahiers d'Etudes Romanes*. Traduction et Plurilinguisme CDRom (14), pp.223-237. 10.4000/etudesromanes.2405. hal-03221657
- Wabiy, S. (2022). La Corruption dans la Société Africaine Postcoloniale : Une Étude de *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma. *Linguistics, Civilization & Literature in the Service of Humanity*, 299-308.9
- Walker, S. S. (1979). Noms et identité chez les noirs-américains. *Ethiopiennes*, 26-45.